

14 juillet : prise en masse de la Bastille et cristallisation collective

Éric Vuillard
14 Juillet
Récit

Arles, Actes Sud,
2016, 203 p.

La foule révolutionnaire

En 2010 Éric Vuillard donnait aux *Lettres françaises* un article consacré à *L'insurrection qui vient* (2007) :

[C]e que l'on peut trouver dans ce livre et dans ces phrases de plus troublant et de plus dangereux, c'est une ferveur qui se renouvelle – un regain. C'en est fini de la belle plaintive, de l'ombre rouge où l'on récrimine. Ici, on a la foi, on se soulève, on se détourne des anciennes défaites que l'on a pensées. Ici, on cesse de se faner, on scrute le vaste et sombre horizon avec joie et colère, on proclame, on s'amuse, on déclare à venir la plus belle heure¹.

Ces lignes écrites sur toile de fond de l'« affaire de Tarnac » apparaissent aujourd'hui comme le cahier des charges qui aurait présidé à l'écriture du dernier roman en date de l'écrivain. S'y retrouvent aussi bien la rage et l'exaltation que le *staccato* et l'usage du pronom indéfini qui entrent dans la signature caractéristique de l'auteur.

*14 juillet*² est un titre en forme de Révolution, de fête et de nation et de même que la France sépare ses grands moments de communion – au 11 novembre le recueillement

1. É. Vuillard, « Que les temps viennent dont les cœurs s'éprennent », *Les lettres françaises*, n° 63, janvier 2010, p. 6.

2. É. Vuillard, *14 juillet*, Arles, Actes Sud, 2016.

collectif dans la prière laïque devant le monument aux morts, au 14 juillet les réjouissances populaires qui célèbrent la fin de l'Ancien Régime³ – Éric Vuillard a choisi de séparer dans son œuvre les deux versants du culte républicain.

En 2013, *La Bataille d'Occident* donnait au dormeur du val de Rimbaud les noms de tous les morts de la Grande Guerre : « Qu'on imagine Auguste Piel, Joseph Loeb, [...] les milliers de Charles, de Célestin, de Paul (...). Qu'on entende chanter la rivière, qu'on soit ébloui par ces haillons d'argent⁴. » Trois ans plus tard, et après avoir interrogé dans *Tristesse de la Terre* (2015) notre rapport aux simulacres de la société du spectacle *made in USA*, Vuillard consacre un récit à la prise de la Bastille. Le romancier s'étant donné pour tâche de sortir de l'anonymat la multitude des inconnus, le lecteur retrouve donc les listes familières, de noms en particulier. Des personnages s'éclairent brièvement avant de s'éteindre : « Après cela, on ne sait plus rien de lui. L'homme disparaît comme il est apparu dans l'Histoire, simple silhouette » (p. 115). Dans ce récit éminemment visuel, des pointillés qui persistent sur la rétine dessinent le mouvement, donnent forme à un « lavis bouillant » (p. 73). Profitant des jeux de sens avec « grisé », le texte fait du gris, omniprésent par le drap, la laine, les habits du petit peuple, une couleur joyeuse, que souligne une formule comme « cohue grisante » (p. 77).

Vuillard fait sienne la vieille critique exprimée par l'unanimisme, qui reprochait à la littérature de trop longtemps ne s'être intéressée qu'à l'individu. Cent ans plus tard, dans nos sociétés hyper-individualistes qui réservent aux autofictions et autres fictions biographiques une place de choix, ce reproche trouve une légitimité nouvelle. Jules Romains entendait saisir « l'âme des groupes humains, des collectivités vivantes et décrire l'univers tel qu'il est perçu par les collectivités » :

Une famille, une rue, une foule, une ville, ce n'est pas seulement quatre, cent, mille, un million d'individus. Il y a là des êtres entières

3. A. Prost, « Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ? », dans P. Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire, tome 1 – La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 195-225.

4. É. Vuillard, *La Bataille d'Occident*, Arles, Actes Sud, 2013, p. 103, p. 104.

rement nouveaux, qui élaborent des faits de conscience entièrement nouveaux⁵.

Mais alors que Romains écrivait selon une logique de contrepoint et privilégiait le raisonnable et le rationnel, Vuillard se souvient de Hugo et de Michelet et ouvre les registres de l'épique et du lyrique, du romanesque et du romantique. La réussite de *14 juillet* tient à sa capacité à faire voir la foule dans sa cristallisation collective : une foule qui grossit, court, coule, glisse, festoie, ne se laisse pas tenir en laisse, force le passage, se bat, met le feu... Vuillard reprend une technique qui lui avait déjà servi notamment dans *La Bataille d'Occident* et qui consiste à désigner du même pronom indéfini «on» tantôt la masse agissante – «On est montés sur les toits, on a grimpé sur les réverbères» (p. 97) –, tantôt les lecteurs-spectateurs – «Ce doit être une foule prodigieuse, une sorte de totalité. On ne voit jamais ça» (p. 72) –, créant ainsi un effet de superposition qui facilite l'identification. Dans le récit sur 14-18, le procédé invitait à prendre la place des combattants sacrifiés, il engage maintenant le lecteur à se mettre dans la peau des petits métiers, des vagabonds, des chômeurs, de tous ces pauvres que certains réduisent à des émeutiers ou à de la canaille, mais pour lesquels Vuillard revendique le respect et la dignité.

Afin de faire voir la masse, le romancier, qui privilégie un rythme rapide, brosse à grands traits : «Il faut se figurer une foule qui est une ville, une ville qui est un peuple» (p. 73). À «L'État c'est moi» de l'Ancien Régime, Vuillard oppose une formule diamétralement opposée mais tout aussi performative : «On est le 14 juillet». Faire apparaître cette foule anonyme composée des plus pauvres et de très jeunes, c'est rendre visible ce qui est longtemps demeuré caché : «C'est depuis la foule sans nom qu'il faut envisager les choses. Et l'on doit raconter ce qui n'est pas écrit» (p. 83). Si Vuillard dit son admiration pour le récit que Michelet fait de la prise de la Bastille, il lui reproche d'avoir fait du représentant censé incarner la masse le seul protagoniste de l'Histoire, oubliant ainsi le peuple lui-même.

5. Réponse de Romains dans É. Henriot, *À quoi rêvent les jeunes gens*, Paris, H. et E. Champion, 1913, p. 34.

Pour rendre compte de ce qui a conduit à la Révolution, *14 juillet* s'efforce de cerner ce qui fait une foule. Pour Vuillard, cette question est longtemps restée sans réponse parce qu'aucun historien, aucun écrivain n'a jamais osé affirmer que tout le monde était présent, alors même que l'essentiel est là.

Pauvres femmes

Lors de son enquête destinée à donner forme à la foule, l'écrivain a cependant été confronté à des blancs. Le principal concerne l'absence de pas moins de la moitié du peuple dans les archives et les récits :

Et si le temps a gardé trace de centaines d'hommes, des femmes, en revanche, il ne nous reste que quelques noms : Marie Choquier, Catherine Pochetat, Marie Charpentier et Pauline Léon. Le fleuve s'arrête là ; il entre dans le sable. Et si les femmes sont si mal servies par nos mémoires, si leurs noms de famille ont disparu, si leur adresse, leur date et leur lieu de naissance ne nous sont point parvenus, il nous reste du moins les prénoms du temps (p. 91-92).

Et Vuillard d'«imaginer», comme il le fait volontiers quand il dépasse ce que lui enseignent ses sources, quelques silhouettes féminines à partir des prénoms en vogue à l'époque. Ce qui reste étonnant toutefois, c'est que *14 juillet* ne cherche pas à conférer aux femmes une place plus agissante : c'est presque toujours leur sensibilité qui est mise en avant. Dans ce récit très soigneusement construit, nous voyons en début de volume une certaine Louise Petitanfant identifier le cadavre de son frère mort pendant la mise à sac de la Folie Titon, symbole pour l'auteur d'un capitalisme encore embryonnaire mais déjà cynique. Répondant à cette scène, la fin du récit va s'arrêter à une Marie Bliard qui apprend huit mois après la prise de la Bastille que son compagnon figurait parmi les victimes. Sans jamais tomber dans le sentimentalisme, le texte insiste avec chaleur sur la modestie de la condition des victimes, le détail de leurs blessures horribles et l'émotion des femmes confrontées à la froideur de l'administration.

S'il montre les hommes dans le présent qui est celui de l'action violente, Vuillard saisit plutôt les femmes dans le

passé des émotions. À la morgue, Louise entend un refrain de son enfance et se voit rire, construire des cabanes, faire dînette, près de la Grève où «une pente très douce était bordée de frênes. Et là, dans son souvenir, les cloches sonnent» (p. 27). À l'autre bout du livre, Marie se rappelle les petits moments de bonheur vécus avec son compagnon mais aussi la mort de leur petite fille. Quand il aborde les femmes, qu'on ne voit guère que dans des gestes modestes – «partage[r] une pomme, [...] échange[r] une plaisanterie», «distribue[r] du pinard» (p. 91, p. 97) –, le texte s'arrête à quelques pas seulement du misérabilisme.

Vuillard est un moraliste qui dose parfaitement la pitié et l'indignation :

Avec emphase, on nous enseigne le règne de chaque roi, ses épisodes : la prise du pouvoir par Louis XIV, la réforme du royaume, le bon Colbert, la Régence, la guerre de succession d'Autriche, l'attentat de Damiens, le départ de La Pérouse. Mais on ne nous raconte jamais ces pauvres filles venues de Sologne et de Picardie, toutes ces jolies femmes mordues par la misère et parties en malle-poste, avec un simple ballot de frusques. Nul n'a jamais retracé leur itinéraire de Craponne à Paris, jusqu'aux grilles du château. Nul n'a jamais écrit leur fable amère (p. 33).

Alors même que le récit entend réinventer le mythe de la Révolution pour un usage contemporain et malgré la révolte qui s'exprime dans les lignes que l'on vient de citer, l'image des femmes reste assez conventionnelle. Vraisemblablement soucieux de rester fidèle à sa documentation, Vuillard ne s'est pas autorisé à leur donner une place plus agissante. Une autre fable reste donc à écrire.

Violences

Afin de rendre la foule du 14 juillet 1789 sympathique au lecteur, Vuillard prend soin de gommer les aspects qui pourraient heurter trop violemment notre sensibilité contemporaine. Le texte ne se prive pas de rappeler les violences commises par le pouvoir en place, détaillant avec complaisance l'effet des tirs sur les chairs des malheureux : «Une grosse plaie au-dessus de l'œil et l'os du front béant, pissant des bouts de cervelle et des caillots de sang» (p. 23). En revanche, le récit évite de grossir les violences commises

par la foule : selon une technique éprouvée, il procède par déplacement. Pendant l'émeute de la Folie Titon, ce sont les mannequins des patrons qui brûleront et leurs matelas seulement qui vont « rendre leurs tripes de laine » (p. 16). Plus significatif sans doute : une des images d'Épinal de la prise de la Bastille, la tête du marquis de Launay promenée au bout d'une pique à travers le faubourg Saint-Antoine, est occultée. *14 juillet* évoque le gouverneur de la Bastille, dont on sait que la tête fut sciée par un boucher, en notant de manière pudique que « le peuple [le] lyncha le soir même » (p. 184). Pour anachronique qu'il soit, le terme *lyncher* permet de détourner l'attention de la violence personnelle et de garder au peuple tout son capital de sympathie. Les décapitations au couteau évoquent aujourd'hui des associations qu'il serait risqué de laisser surgir.

Mais cette retenue n'empêche pas le texte d'exalter en termes généraux une violence moins directe et moins extrême : « Quel bonheur de caillasser les argousins ! Pas de liberté qui ne passe par là » (p. 17) affirme Vuillard, qui ajoute plus loin : « Dieu que c'est beau un fusil, que c'est vertical. On dirait un jouet, un outil, un sceptre » (p. 62). Le récit met en scène une mystique du feu, qui fait appel au sentiment esthétique : « Le feu est une chose merveilleuse. Mais le feu qui détruit est encore plus beau » (p. 159). Si *14 juillet* se veut incendiaire, l'appel à la Révolution sur lequel il se termine reste en deçà et privilégie une pluie de papiers à un déluge de feu :

Oui, on devrait parfois, lorsque le temps est par trop gris, lorsque l'horizon est par trop morne, ouvrir les fenêtres, briser les vitres à coups de pierre, et jeter les papiers par la fenêtre. Les décrets, les lois, les procès-verbaux, tout ! [...] Ce serait beau et drôle et réjouissant. Nous les regarderions tomber, heureux, et se défaire, feuilles volantes, très loin de leur tremblement de ténèbres (p. 200).

S'emparer des lieux du pouvoir et faire table rase des lois est pour Vuillard la condition d'un monde nouveau et guérirait les nouveaux révolutionnaires du regret ne pas avoir participé à la prise de la Bastille : « Ah ! nous ne pourrions jamais savoir, nous ne saurons jamais quelle flambée parcourut les cœurs, quelle joie ; nous pourrions peut-être brûler du même feu, mais pas le même jour, pas la même heure, [...] » (p. 64).

La foi révolutionnaire

Notons qu'il ne s'agit pas tant pour l'auteur de comprendre la foule, au sens rationnel du terme, que d'en éprouver les sensations en entrant dans « ce corps plein d'yeux, de bouches » (p. 76). S'il montre un peuple conscient de sa force, le texte s'arrange toutefois pour le caractériser d'abord à travers son côté festif: il forme un monôme, une joyeuse farandole. « Joie » est un des maîtres-mots du texte, il scande le récit: « Cela n'arrive pas tous les jours, la joie » (p. 198).

14 juillet insiste à l'envi sur l'impossibilité qui existe à saisir le cœur des événements: Vuillard souligne qu'« [i]l faut écrire ce qu'on ignore. Au fond, le 14 juillet, on ignore ce qui se produit » (p. 82) ou martèle qu'il y a toujours un moment où « on ne comprend plus rien. Les lieux vacillent, le temps meurt » (p. 123). L'association entre la confusion et le plaisir est systématique: « Au moment crucial, à l'instant héroïque, tout sombre dans la débrouille, c'est justement ce qui est beau » (p. 164). La vision du peuple s'étant emparée de la Bastille résume bien l'idée que l'auteur se fait de l'état d'esprit révolutionnaire, fait de joie et de colère:

En quelques heures, ça ne ressemble plus à rien. Les meubles sont jetés par-dessus bord, les vêtements déchirés, les glaces brisées, tout est détruit, pillé. Que c'est bon de défaire et de démolir. Personne ne pense à demain. On désire tout renverser, tout jeter, saquer, révoquer, flanquer par terre! Et ça fait plaisir, un plaisir inouï (p. 83).

Le lecteur est appelé à communier dans un moment qui est celui de la destruction. « Communier » est le mot, car si la perspective du récit est résolument laïque et que la foule des villes est présentée comme le moyen que « l'homme a trouvé pour échapper au projet de Dieu » (p. 75), les images empruntées à l'imaginaire chrétien sont légion. Les nombreuses références au déluge d'hommes ne surprennent pas mais, au-delà, c'est tout un arrière-plan biblique qui prend forme à travers des formules comme « Nous sommes de la paille » et d'autres échos plus explicites encore. Parlant de la nuit du 13 au 14 juillet Vuillard avance: c'« est, je crois, la nuit des nuits, la Nativité, la plus terrible nuit de Noël, l'Événement » (p. 58).

La Révolution est une nativité à rebours, mais elle est soutenue par une ferveur identique et portée par un imaginaire similaire. Il est révélateur que *14 juillet* fasse appel à la parabole des sept dormants d'Éphèse, qui relate comment des officiers emmurés dans une grotte en sortent miraculeusement vivants plusieurs centaines d'années plus tard, pour dire le retour de la Révolution : « Ainsi la sédition. Elle surgit dans le monde et le renverse, puis sa vigueur faiblit, on la croit perdue. Mais elle renaît un jour » (p. 60). Mais alors que la tradition parle d'un sommeil de plusieurs centaines d'années, et que l'on s'accorde habituellement sur trois cents ans, Vuillard met malicieusement en avant « deux siècles », ce qui permet au lecteur de s'imaginer contemporain de la Révolution à venir.

La Révolution hier et aujourd'hui: symétries et renversements

Des passerelles sont mises en place pour superposer notre début de *xxi^e* siècle à la fin du *xviii^e* siècle : l'invitation à « forcer les portes de nos Élysées dérisoires » (p. 200) est explicite. Le « franc-parler stupéfiant » de quelque propriétaire de l'époque soutenant que certains ouvriers « ont déjà la montre dans le gousset et seront bientôt plus riches que lui » (p. 10) peut faire résonner le « Si à cinquante ans on n'a pas une Rolex on a quand même raté sa vie » de Séguéla. Quant à la froideur de Necker, qui ne « parla que de finances et d'économie politique ; il fut abstrait, hautain, et il assomma tout le monde pendant trois plombs par un discours technique et obscur » (p. 41), elle évoquera celle d'un quelconque occupant de Bercy.

Le pouvoir des mots est rappelé – « La parole ne laisse pas de trace, mais elle fait des ravages dans les cœurs. On se souvient toute une vie d'un mot, d'une phrase qui nous a touchés » (p. 123) – mais l'accent porte en particulier sur la capacité des mots à faire voir et à émouvoir. Mais Vuillard exprime aussi une solide méfiance envers les discours trop bien pensés. Rien n'illustre mieux ce parti pris que la manière de valoriser les « remugles » du *Contrat Social* tels qu'ils s'échangent dans les tavernes plutôt que les nuances de la pensée de Rousseau ou la lettre de ses œuvres :

Dans sa langue d'aubergiste, il se disait que, ma foi, nous nous valons tous, qu'il n'est pas juste que certains boulonnent toute leur vie tandis que d'autres se font servir. Il devait se dire cela et bien d'autres choses encore, rudiments d'idées, à demi énoncées, dont les lambeaux formaient le fond de ses discours (p. 109).

Cette « idéologie pouvait sembler sommaire » mais *14 juillet* est loin de condamner ces « idées brumeuses », suggérant que la foule n'a pas besoin d'être versée en philosophie ou en science politique pour faire basculer une société injuste. Le récit, très informé, ne cède pas à l'anti-intellectualisme mais il s'accommode des à-peu-près dès lors qu'ils servent la cause.

L'élan emporte tout, l'action passe avant la réflexion et dans cette perspective les coïncidences significatives et les renversements forts sont mis en exergue. Le texte souligne les « [h]eureux hasards de noms » (p. 87) qui semblent prédisposer certains ou note : « c'est inouï le nombre de bègues devenus orateurs, et le nombre de cancre devenus écrivains. La vie est bien curieuse, qui nous attrape souvent par où elle a manqué » (p. 46). Il s'indigne que la mode aille un temps au rouge brunâtre « puce » : « ironie de mauvais diables » (p. 36) qui usurpe aux pauvres jusqu'au parasite qu'on leur associe. Vuillard glose ces ironies du sort de manière à laisser croire qu'une espèce de justice immanente serait à l'œuvre, celle qui fait périr par le glaive ceux qui se servent du glaive. C'est particulièrement manifeste quand le texte rappelle que Marie-Antoinette s'est inspirée d'Ermenonville pour établir le hameau de la Reine : quoi de plus ironique que « Marie-Antoinette effleur[ant] l'auteur du *Contrat social* » ! Mais Vuillard commente :

Ce rapprochement ne doit pas nous surprendre, ni nous inquiéter. Après la Révolution, le petit bourg lui-même servira de cabaret puis de maison de rendez-vous. Ainsi, nous comparaissons de bien des manières devant le Temps (p. 37).

L'ironie du sort est la figure préférée des révolutionnaires, qui retiennent que l'Histoire enseigne qu'il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne et qu'inversement les prisons sont souvent les antichambres du pouvoir. Le renversement ironique est même le principe essentiel de la position exposée par *14 juillet* autour de la foule, Vuillard affirmant sa

fascination pour les gens pauvres qui s'agrègeront en masse et qu'il rapproche des «petits bonshommes de Breughel» (p. 85), perdus au fond du tableau : «On se sent plus proche d'eux que de ceux qui campent au premier plan. [...] Et si nous rêvons, il n'y a plus qu'eux» (p. 126-127).

Le rêve, qui est ici projet littéraire, procède par ironie : les sans-nom de la Révolution deviennent chez Vuillard ses acteurs principaux. La littérature transforme l'infiniment petit en infiniment grand, répétant le geste révolutionnaire qui entendait permuter les premiers et les derniers, et contrairement à la religion dans ce monde-ci déjà.

Si l'ironie du sort marque le récit en profondeur, l'ironie joueuse qui use des détours de l'expression en est en revanche largement absente. L'accusation est frontale : en des termes qui font résonner notre propre actualité, Vuillard vilipende la mode – «attribut dérisoire» (p. 36) –, les «grâces» (p. 46) que les puissants exigent des femmes, l'enrichissement de quelques-uns au détriment du plus grand nombre – «l'État est presque ruiné, mais les rentiers ne sont pas à plaindre» (p. 55)... Dans la mesure où l'auteur adhère pleinement au projet révolutionnaire, le lecteur est privé de l'ironie du double sens qui lui servait à critiquer les réalités qui constituaient le noyau des livres précédents : l'impérialisme sanglant dans *Les Conquistadors*, l'entreprise coloniale dans *Congo*, la boucherie de 14-18 dans *La Bataille d'Occident*, l'industrie du divertissement dans *Tristesse de la terre...* et l'argent, toujours.

L'écrivain compte Joseph Conrad parmi ses maîtres en littérature et il a lu avec attention *Sous les yeux d'Occident* (1911), qui notait que «les révolutionnaires exècrent l'ironie, négation de tous les instincts généreux, de toute foi, de tout dévouement, de toute action⁶». Aujourd'hui que Vuillard écrit «avec» les révolutionnaires de 1789 davantage que «contre» les capitalistes de toutes les époques qui constituent ses cibles de prédilection, cette ironie s'est donc effacée. Les révolutionnaires n'en ont pas l'usage, pas plus que les utopistes ou les bâtisseurs d'empires.

6. J. Conrad, *Sous les yeux d'Occident*, trad. Ph. Neel, Paris, Gallimard, 1920, p. 228.

Réinventer le mythe

On peut regretter cette absence car elle modifie de manière significative la tonalité de l'écriture. Par la rigueur de sa déconstruction et la fluidité de son rythme, *14 juillet* est probablement le livre en date le plus abouti de Vuillard, celui dans lequel les coutures apparaissent le moins. Mais l'adhésion pleine et entière à la cause révolutionnaire amène que ce nouveau récit est moins joueur. Jusqu'à présent Vuillard s'était donné pour ambition de déconstruire les mythes et, dans ce cadre, il faisait entendre une multiplicité de voix, volontiers décalées. Soucieux de réinventer l'épopée révolutionnaire, *14 juillet* choisit au contraire de privilégier une perspective unique ; il convie ses lecteurs – et en particulier ceux qui appartiennent à une génération qui n'a même pas connu mai 68 – à s'identifier à la foule de l'époque afin de prendre conscience du pouvoir d'action que donne la masse.

Vuillard n'ignore évidemment pas que le peuple de la France de 1789 n'est pas celui du monde globalisé de 2016 : ni par sa condition matérielle, ni par sa formation intellectuelle. Mais il rêve, et il est maître de l'illusion : pour gagner l'adhésion du public son récit privilégie donc le visuel sur le causal, l'action sur la réflexion, le détail sur la perspective, le chaos sur l'ensemble organique, le sentimental sur le rationnel... Esthétiquement, le projet est extrêmement réussi : la manière dont la puissance verbale de Vuillard parvient à dire un collectif qui s'étend au peuple entier force l'admiration, certainement à une époque où la littérature française se satisfait trop souvent de scruter avec préciosité l'expérience intime.

Politiquement toutefois, la balance ne penchera pas nécessairement dans le même sens. Vuillard est à l'évidence un populiste au meilleur sens du terme, mais il s'autorise aussi des parallélismes rapides, des appels aux sentiments et des effets de manche qui pourraient conduire ses lecteurs à adopter des positions qui relèvent d'un populisme moins fréquentable. D'autant que la récupération guette, son livre paraissant à quelques mois d'une élection présidentielle qui voit, à gauche comme à droite, les discours se radicaliser de manière souvent caricaturale.

Ce texte qui entend montrer le pouvoir du littéraire sur le politique prend le risque de convaincre avant tout les convaincus. L'on peut penser qu'en ce début de XXI^e siècle,

la transformation de la France se fera par d'autres chemins que l'insurrection de masse. La foule que Vuillard exalte est aujourd'hui faite d'individus qui disposent de nouveaux moyens d'expression et s'inventent d'autres horizons, qui n'empruntent pas nécessairement à un passé national mythifié. Car si *14 juillet* apporte des corrections au vieux récit révolutionnaire, soulignant en particulier l'importance de la cristallisation collective dans la prise en masse de la Bastille, Vuillard reste largement fidèle à l'imagerie populaire.

N'y aurait-il d'ailleurs pas un paradoxe à vouloir convaincre de *l'intelligence* de la foule à travers un récit qui affirme dans le même temps qu'il est *impossible de la comprendre*? À rebours de la thèse que le récit entend porter, *14 juillet* n'illustrerait-il pas que la foule est un corps sans tête? Ceux qui rejoignent la masse peuvent-ils faire autre chose qu'épouser chacun de ses mouvements et rester dès lors intellectuellement isolés parce qu'incapables d'infléchir son cours? L'Histoire fournit assez d'exemples pour rappeler que les foules, qui voient la responsabilité se diluer dans le nombre, sont aussi capables du pire.

À ces réserves *L'Insurrection qui vient* répondait toutefois par anticipation en opposant «la plus grande générosité» (caractéristique de la gauche) à «la hantise des foules⁷...»: l'on s'accordera donc au moins pour reconnaître que *14 juillet* est un récit éminemment généreux.

Pierre SCHOENTJES

7. *L'Insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007, p. 74.